

Yves Thériault, le proli(magni)fique
Renald Bérubé et Francis Langevin (dir.), *Cahiers Yves Thériault 1*, Montréal, Le dernier havre, 2004, 168 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 117, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2005). Compte rendu de [Yves Thériault, le proli(magni)fique / Renald Bérubé et Francis Langevin (dir.), *Cahiers Yves Thériault 1*, Montréal, Le dernier havre, 2004, 168 p.] *Lettres québécoises*, (117), 40–40.

Yves Thériault, le proli(magni)fique

Inaugurant une série de Cahiers à venir aux Éditions du Dernier havre, l'ouvrage dirigé par Renald Bérubé et Francis Langevin réunit les actes d'un colloque universitaire tenu à Rimouski en 2003 pour souligner les 20 ans de la mort d'Yves Thériault.

ESSAI | NICOLAS TREMBLAY

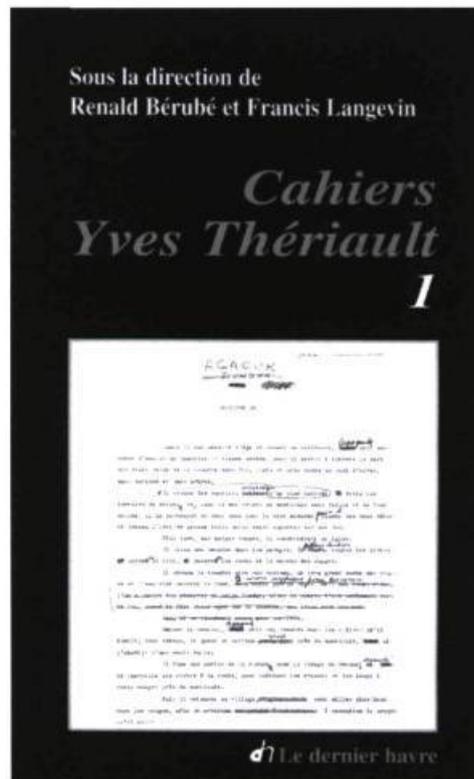
ON SAIT, POUR L'AVOIR LU À TOUT LE MOINS DANS NOS PAGES, que la maison d'édition Le dernier havre est la création de l'écrivaine Marie José Thériault, la fille de l'auteur d'*Agaguk*. En plus de rééditer l'intégralité de l'œuvre du père, la maison entend publier, tous les dix-huit mois, des *Cahiers* regroupant des études récentes qui renouvellent la critique thériausienne, peu abondante jusqu'à aujourd'hui. Fait par ailleurs étonnant que cette quasi-ignorance des lecteurs savants pour un monument des lettres québécoises aussi important que Gabrielle Roy ou Anne Hébert, toutes deux de la même génération et jouissant pourtant d'une meilleure postérité (à tort ou à raison). Mais c'est que l'étoile d'Yves Thériault n'a pas la pureté qu'on attend d'un écrivain sacré, elle qui a frayé avec tous les genres, même les mineurs (chroniques, textes radiophoniques, littérature jeunesse), ainsi qu'avec le succès populaire, la souillure des souillures, comme en témoigne ma périphrase qui se concentre sur un seul titre pour nommer l'écrivain en occultant ainsi le reste, foisonnant et riche.

Immanquablement, cela nous mène à interroger, en parlant d'Yves Thériault, le premier écrivain québécois à vivre — chichement — de sa plume (ce qui explique en partie l'affaire), l'abondance extraordinaire de l'œuvre qui compte plus de soixante-dix titres¹ (sans même considérer les textes marginaux comme les éditoriaux ou les téléthéâtres tout aussi nombreux). Les premiers *Cahiers* apportent quelques réponses démythifiantes à ce sujet. Robert Major nous apprend, entre autres anecdotes, que la femme de l'écrivain, Michelle Thériault, a eu une part importante dans l'écriture d'*Agaguk*, puisqu'elle ne se limitait pas à la simple correction du manuscrit mais réécrivait des passages entiers. L'étude de génétique textuelle de Renald Bérubé démontre, quant à elle, l'importance de deux récits de missionnaires oblates sur les Inuits dans l'élaboration d'*Agaguk*, ce grand roman du Nord, ainsi que pour le reste du cycle amérindien. Ce qui n'atténue pas l'infatuation du loup Thériault qui prétend avoir de grandes connaissances lui suffisant pour camper le Nord canadien dans ses romans. Mais il est vrai qu'à cette époque, à la préhistoire de l'intertextualité, on avait moins ses références, dit à sa décharge Bérubé. D'autres collaborateurs soulignent la fascination de Thériault pour le conte et l'oralité, lui qui aurait adopté littéralement, prétendent-ils, une « écriture

parlée », transposant sur la page les techniques du conteur, faites de variations et de répétitions infinies.

En cela, on pourrait rapprocher Thériault d'autres écrivains qui se méfiaient de l'écriture comme Gaston Miron ou Pierre Perrault. Car cette observation sur sa fascination pour le conte et l'oralité² m'apparaît des plus pertinentes, dans la mesure où elle explique le « primitivisme » de l'œuvre en même temps que sa forme et son contenu. André Brochu, lui, parle plus précisément d'une « charge mythopoétique »; tout comme Victor-Lévy Beaulieu qui a cette belle

expression pour désigner l'écrivain, en passe de devenir un classique à coucher dans un dictionnaire, le « père forgeron de mythologie ». C'est-à-dire plus exactement que toute l'œuvre (ou à tout le moins l'ensemble des classiques) semble informée par les mêmes « archétypes et myèmes fondamentaux », selon Julie Saint-Pierre. Notamment, par celui de la révolte prométhéenne, présente, par exemple, dans tout le cycle amérindien, dans *Aaron* et dans *Cul-de-sac*. Une mythologie manquait probablement à notre territoire, au moment où Thériault écrivait et prétextait que les histoires chez lui coulaient de source. C'est probablement pourquoi son écriture ne s'acceptait pas comme telle encore, devant pallier d'abord la béance qui trouait notre imaginaire culturel tout en assumant son rôle de (quasi) prédécesseur en littérature. Brochu fait, à ce sujet, une fine remarque, observant, dans les *Temps du carcajou*, des tensions contraires n'arrivant pas à concilier les problématiques de l'épopée et celles de la fantasmagorie individuelle ou, ajouterais-je de façon plus générique, de l'oralité et de l'écriture. Comme si Thériault hésitait à écrire « véritablement », devant faire d'abord acte de conteur et de spontanéité pour combler notre manque de mythologie, notre manque d'alors à baliser par l'imaginaire de la parole notre propre territoire.



1. Si je me fie à la bibliographie exhaustive qu'on retrouve dans *Un loup nommé Yves Thériault* de Victor-Lévy Beaulieu.
2. Devons-nous rappeler que l'entrée en littérature de Thériault s'est produite avec la publication des *Contes pour un homme seul*, et que son expérience d'animateur de radio en Gaspésie a été des plus marquantes ?